

même deux sans y revenir ; tout cela est louche . la vie d'un citoyen honnête doit être au grand jour, il est de mon devoir de surveiller les allures de cet homme ; il ne manque pas de mécontents, de gens toujours disposés à se plaindre de l'ordre établi et à comploter son renversement ; il est important que je sache à quoi m'en tenir le plus tôt possible.

— J'ai pris avec le plus grand soin et toute la prudence nécessaire les renseignements que m'a demandés Votre Excellence.

— Eh bien, qu'avez-vous appris ?

— Tout, Excellence.

— Tout ? il y a donc quelque chose ?

— Il y a toujours quelque chose, Excellence, ce n'est jamais sans motifs qu'un homme de la valeur de don Luis Perez change aussi complètement son existence.

— C'est ce que je me suis dit aussi, voilà pourquoi j'étais si inquiet.

— Quant à être inquiet, Excellence, je me permettrai de vous affirmer qu'il n'existe pas dans toute la manière d'agir de don Luis Perez le plus léger motif qui puisse motiver cette inquiétude.

— Mais vous m'avez dit vous-même, il n'y a qu'un instant, qu'il y avait quelque chose.

— Et je le répète, Excellence, mais ce quelque chose est essentiellement innocent et échappe complètement à toute censure ; je l'affirme à Votre Excellence.

— De quoi s'agit-il donc ?

— Je vais avoir l'honneur de l'expliquer à Votre Excellence.

— Parlez, señor, je suis curieux d'apprendre les raisons qui ont motivé ce changement brusque chez un homme aussi sage ; je serais heureux surtout de voir s'effacer les soupçons presque injurieux, que j'ai conçus contre lui.

— J'espère que lorsque Votre Excellence m'auras entendu, elle n'en conservera plus un seul.

— Je le désire vivement ; jusqu'à ces derniers temps j'ai toujours professé une grande estime pour don Luis Perez.

— A tous égards il est digne de cette estime, Excellence.

— Voyons donc, je ne demande pas mieux que de la lui rendre.

— Le changement remarqué par Votre Excellence, date du 18 octobre, c'est-à-dire d'il y a deux mois ?

— C'est cela même.

— Ce jour-là était une grande fête pour don Luis Perez : il fêtait un double anniversaire, celui de son mariage et celui de la naissance de sa charmante femme.

— Charmante, en effet, continuez.

— Dona Mercedes accomplissait ce jour-là sa dix-huitième année.

— Mais c'est encore une enfant !

— A peu près, oui, Excellence. Don Luis avait réuni plusieurs amis intimes et parents, au nombre de dix, je crois.

— Précisément, j'ai remarqué que le jour dont vous parlez, sa boutique resta en effet fermée ; mais je n'ai aperçu aucune apparence de fête dans la maison qu'il habite.

— Parce que, Excellence, la fête ne se donnait pas à Urès, mais dans une campagne appartenant à don Luis.

— Don Luis possède une campagne ? s'écria le général avec une vive surprise.

— On le dit, Excellence, quant à moi je ne la connais pas.

— Ah ! ah ! et où est-elle située cette campagne, le savez-vous ?

— Je l'ignore, Excellence, je sais seulement qu'elle est située à six ou sept lieues d'Urès, voilà tout ; je n'ai pas cru devoir aller plus loin sur ce chapitre.

— Vous avez eu tort, señor, vous devriez le savoir.

— Oh ! le renseignement est facile à obtenir, et si vous le désirez...

— J'y tiens absolument.

— J'obéirai, Excellence, sous deux jours vous saurez où se trouve cette campagne.

— Continuez.

— Parmi les convives se trouvaient le père et la mère de dona Mercedes : ils avaient amené avec eux une cousine de la jeune femme, à peu près de son âge et avec laquelle elle a, paraît-il, été élevée.

— Cette cousine est-elle aussi jolie que dona Mercedes ? demanda vivement le général.

— Oh ! tant s'en faut qu'elle soit jolie, Excellence ; elle se nomme Carmen, c'est une petite boulotte, l'air effrontée, rougeaude, avec des taches de rousour sur le visage, de gros pieds et de grosses mains.

— Pouvait-elle être laide chenille !

— Le fait est que si elle ressemble à ce portrait que l'on m'a fait d'elle, car je ne l'ai pas vue, elle doit être assez laide.

— Ce portrait doit être vrai, et même flatté, reprit le général avec une certaine animation : les hommes sont toujours portés à embellir plutôt qu'à enlaidir les femmes dont ils font le portrait.

— La remarque de Votre Excellence est parfaitement exacte ; bref, laide ou belle, toujours est-il que dona Mercedes aime beaucoup sa cousine ; qu'elle fut très heureuse de la voir arriver et qu'elle résolut de la garder le plus longtemps possible ; don Luis adore sa femme et naturellement fait tout ce qu'elle veut ; il fut donc convenu que dona Carmen ne s'en retournerait pas avec son oncle et sa tante, mais qu'elle resterait chez sa cousine tout le temps que cela lui conviendrait ; le lendemain les grands-parents partirent et la fillette resta. Mais alors on s'aperçut, ce dont on ne s'était pas avisé d'abord, que la maison d'Urès était bien petite et bien étroite pour y loger une troisième personne.

— Je comprends, s'écria le général en se frappant le front ; dona Mercedes resta à la campagne avec sa cousine.

— Et don Luis va les rejoindre tous les soirs, oui, Excellence, voilà tout le secret.

— Pauvre don Luis, et moi qui le soupçonnais ! Je suis heureux d'apprendre cela, ne vous occupez plus de cette affaire, señor don Guilhem, j'irai moi-même m'excuser auprès de don Luis, et je l'espère, nous rirons ensemble de mes sots soupçons.

Le général était radieux.

En effet, il ne pouvait apprendre une meilleure nouvelle.

Quant à don Guilhem d'Azagra, on voit que lorsqu'il le fallait, il savait dire les choses presque sans mentir et surtout sans se compromettre.

L'Alcade se leva.

— N'avez-vous rien de plus à me dire ? lui demanda le général.

— Je ne crois pas, Excellence.

— Alors à demain, señor Alcade Mayor !

— A demain, Excellence.

L'Alcade salua et se dirigea vers la porte, mais tout à coup il s'arrêta et revint sur ses pas en se frappant le front.

— Eh ! que vous arrive-t-il donc ? lui demanda le général en riant.